(2

REPONSE A UNE LETTRE ECRITE AUX R. R. PERES JESUITES SUR LEUR NOUVELLE REPONSE AUX LETTRES PROVINCIALES.

M. DC. XCVII.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

MONSIEUR,

VOUS & les vôtres êtes bien abuſez, ſi vous regardez la Lettre que vous m'avez envoïée comme

une réponſe aux entretiens de Cleandre & d'Eudoxe ſur les Lettres au Provincial. Recevrez-vous toûjours aveuglement ce qui vient de ces Meſſieurs ? Vous en rapporterez-vous uniquement à eux ? & ne vous ſervirez-vous jamais de vôtre eſprit & de vôtre jugement, pour décider de leurs Ouvrages ? Quel uſage avez-vous fait de l'un & de l'autre en liſant la Lettre, dont vous avez eü la bonté de me faire part ? Si vous n'avez pas reconnu qu'elle ne meritoit pas de voir le jour, & qu'il eût été plus avantageux au Parti de garder le ſilence, que de produire pour réponſe une Lettre, qui n'entre pas même dans la queſtion. Ne ſoyez pas, MONSIEUR, ſcandaliſé du mot de *Parti* : Je ſçai que ce terme a déja ſoulevé la bile d'un Auteur Anonyme, contre un ſçavant & Saint Abbé, qui l'avoit employé ſans deſſein dans une Lettre particuliere ; & je ne m'en ſerois pas ſervi dans la mienne, quoique je me faſſe honneur de ſuivre l'exemple d'un ſi grand Homme, ſi l'Auteur

de la Lettre, dont il s'agit, n'avoit en quelque façon autorisé ce terme, en disant, des Provinciales: *Nos Lettres ont enlevé tous les suffrages.* Ce mot, *Nos*, suppose un Parti, si je ne me trompe ; & ce qui me confirme encore plus dans ma pensée ; c'est que cette Lettre court imprimée depuis prés d'un an dans le Royaume, où elle a été distribuée à un grand nombre de Partisans des Provinciales, sans qu'aucun Jesuite l'ait vûë à Paris, à Lyon & ailleurs, sinon depuis environ un mois, & c'est seulement depuis deux jours *a* que ceux de Marseille l'ont vûë. D'où je conclus que le mot de Parti convient parfaitement à ces Messieurs, puisqu'ils ont pris plus de soin de faire voir cette Lettre aux Partisans des Provinciales, qu'aux R. R. Peres Jesuites, pour lesquels il semble qu'elle a été écrite. Mais en cela, ces Messieurs ont eû leurs raisons ; le Parti a reçû leurs Lettres comme une réponse aux entretiens de Cleandre & d'Eudoxe ; elle a détourné plusieurs personnes de cette lecture, & en a

a le 12. de Fevrier 1697.

persuadé d'autres de s'en raporter à leur jugement. Mais MONSIEUR, allons au fait, examinons cette Lettre sans préjugé, je m'engage à vous en faire connoître le foible, pour ne pas dire le ridicule.

LETTRE AUX R. R. Peres Jesuites, sur leur nouvelle Réponse aux Lettres Provinciales. 1696.

MES REVER. PERES,

JE viens de voir vôtre réponse aux Lettres Provinciales. J'aprehende que vous ne vous y soyez pris un peu trop tard. Ce n'est pas à de simples accusations qu'il faut répondre; Ce sont des préjugez de 40. ans que vous avez à combatre; le dessein est digne de vôtre aplication: mais je ne voudrois pas tout-à-fait en garantir le succez.

Réponse. Avez-vous, MONSIEUR, bien examiné ce début? & avez vous

fait réflexion que l'Auteur se contredit d'abord, & qu'il frise le galimathias ? Je trouve de la contradiction dans la crainte qu'il a, *que les R. R. Peres Jesuites ne s'y soyent pris un peu trop tard, pour faire une seconde réponse aux Provinciales.* Cela ne s'accorde point, ce me semble, avec ce qu'il ajoûte bien-tôt aprés, *que ce dessein est digne de leur aplication.*

Avoüez MONSIEUR, que si cette derniere pensée est veritable, sa crainte doit être chimerique; & qu'au contraire, si son aprehension est juste, ce dessein n'est pas digne de leur aplication. Mais MONSIEUR, le galimathias dont je veux parler, est bien d'une autre consequence pour le Parti, puisqu'il tend naturellement à décrier les Provinciales: Que veut-il dire par ces paroles? *Ce sont des préjugez de quarante ans que vous avez à combatre*; Qui dit préjugé, dit erreur, fausse opinion, préocupation d'esprit; on lui accorde que les Provinciales ont ces trois qualitez & qu'elles ont préocupé plusieurs esprits: Mais avoüés MONSIEUR, que ce n'est pas ce qu'il a eü

intention de dire, & si les R. R. Peres Jesuites n'ont à combatre que des préjugez, leur cause dans le fonds n'en est que meilleure, quoique plus difficile à persuader à des esprits prévenus.

Suite de la Lettre. *Il faut reformer le gout de tout ce qu'il y a de Gens d'esprit en France, en Italie, en Espagne & presque en toute l'Europe : Car vous sçavez-bien,* MES REVERENDS PERES, *que nos Lettres ont enlevé tous les suffrages, & que les plus beaux esprits les regardent comme un modele de politesse & de bon sens. Le tour fin & délicat, les expressions heureuses & naturelles, les caracteres par tout ressemblans toûjours pris de la nature, rien d'outré, rien de forcé, les railleries toûjours menagées avec esprit, le serieux toûjours agreable, se jouant avec grace des égaremens de vos Auteurs, soûtenant avec zele les veritez de Jesus-Christ; par tout un concert merveilleux, un amour trés-sincere pour la Religion. Voilà ce qui a fait la réputation de cet ouvrage, qui sera goûté tant qu'il y aura dans le monde de l'esprit, du bon gout & de la Religion.*

Voilà, MONSIEUR, ce qu'on apelle outrer la matiere, tant sur ce qui regarde l'Eloge des Provinciales, que sur le nombre de leurs Aprobateurs; Il attaque en ceci du moins la moitié de l'Europe & la plus saine partie, qui n'a pas donné son suffrage à ces Lettres; Mais comme il seroit difficile de ramasser les voix pour prouver cette verité tres-constante, jugeons du general par le particulier, & faisons reflexion à ce qui se passe dans cette Ville, qui est une de celles de France où les Provinciales ont eü plus de Partisans. Vous y connoissez, MONSIEUR, aussi-bien que moy un grand nombre de beaux esprits & de gens de bon sens, dont le goût n'a pas besoin de reforme, & vous sçavez-bien qu'ils n'ont jamais crû que ces Lettres *soutinssent avec zele les veritez de Jesus-Christ*, ni que leur Auteur eût témoigné en cette rencontre *un amour tres-sincere pour la Religion.* Vous n'ignorez pas, MONSIEUR, que ces mêmes personnes ont donné tous leurs suffrages à la nouvelle réponse. Je

Suite de la réponse.

pourrois à l'exemple de l'Auteur de la Lettre, en faire ici un Eloge plus ſincere & moins outré que le ſien ; Mais quand je vous dirois que cet ouvrage *eſt le chef-d'œuvre de l'eſprit humain, que le langage en eſt pur, les penſées nobles, les raiſonnemens ſolides, les railleries fines ; Que tout y eſt pureté dans le langage, nobleſſe, ſolidité, fineſſe, agrément ; que l'Art du Dialogue s'y trouve tout entier* : Quand j'employerois enfin tout ce que l'Eloquence a de plus vif, pour vous en donner une juſte idée, je n'en ferois qu'une ébauche imparfaite ; d'ailleurs ce Livre ſe ſoutient aſſez par lui-même, ſans que j'entreprenne de le faire valoir ; je connois ma foibleſſe & j'avoüe ſincerement que je n'ay pas aſſez de Sçavoir ni de Rethorique pour loüer dignement & l'Auteur & l'Ouvrage : Liſez-le, MONSIEUR, ſans prévention & vous en ſerez convaincu.

Suite de la Lettre.

Ainſi je crains bien, MES REVERENDS PERES, *que ces Lettres qui vous font un peu de tort ne finiſſent pas ſi-tôt. Vous êtes toûjours malheu-*

reux en réponſes, & vous n'en êtes pas plus reſervez. J'aurois cru que l'exemple du pauvre Pere le Tellier vous auroit rendu ſages : Mais non, rien ne peut moderer la délicateſſe de vôtre Societé. Il faut qu'elle éclate par tout, par malheur ce n'eſt pas toûjours avec ſuccez. Je n'en ſuis pas ſurpris, l'erreur & le menſonge portent avec eux-mêmes leur condamnation. La verité ſeule triomphera toûjours.

Suite de la réponſe.

J'avoüe, MONSIEUR, que l'Auteur de cette Lettre a beaucoup de raiſon de craindre *que les Provinciales ne finiſſent pas ſi-tôt* ; Les ſoins qu'on a pris de les faire imprimer en toute ſorte de Langues & de Caracteres, & celui qu'on prend encore de les répandre, non ſeulement dans toute l'Europe, mais dans tout l'Univers, ſont des raiſons tres-probables pour autoriſer ſa crainte : Ce ſont ces ſoins, MONSIEUR, joints à la foibleſſe & à la corruption de l'homme toûjours porté à croire le mal plûtôt que le bien, qui ont fait la reputation des Provinciales, leſquelles auront cours tant qu'il y aura dans le monde des eſprits or-

gueilleux, des médisans, des calomniateurs & des ennemis de la veritable Religion & de la plus pure Morale Ainsi, MONSIEUR, ce n'est pas sans raison qu'il craint *que ces Lettres ne finissent pas si-tôt*, sa crainte est aussi juste que legitime; mais il n'est pas si bien fondé, lorsqu'il dit, *que ces Lettres sont un peu de tort aux Jesuites* ? Quoy un Ouvrage censuré à Rome, prohibé en France, flêtri de la derniere ignominie, & regardé par tous les Gens de bon sens & par tous les veritables Chrêtiens comme un amas de mensonges, d'impostures & de calomnies, seroit-il capable de leur faire tort. Je ne veux pas, MONSIEUR, entrer ici dans la discussion des faits odieux que ce Livre leur impute. Je vous ay déja renvoyé à la nouvelle réponse, vous y trouverez éclairciſſement sur tout. Mais je veux vous convaincre, que *ces Lettres ne font aucun tort au R.R. Peres Jesuites*; Pour cet effet, je vous prie seulement de faire cette réflexion. Depuis quarante ans que les Provinciales courent le monde,

ſoûtenuës de huit ou neuf tomes de la Morale Pratique, qu'on multiplie ſans fin auſſi-bien que ſans charité, & d'une infinité d'autres Libelles qui tendent tous au même but; la réputation des R. R. Peres Jeſuites n'a pas diminué; & bien loin que ces Ouvrages leur ayent fait aucun tort, il eſt certain que les Evêques, les Archevêques, les Cardinaux, les Rois, les Papes & toute l'Egliſe ne les eſtiment pas moins; puiſqu'on voit toutes ces puiſſances concourir enſemble, afin de les employer dans les fonctions les plus ſaintes, & dans celles où la pureté des ſentimens eſt plus neceſſaire; je veux dire dans les Chaires & dans les Miſſions? Or toutes ces perſonnes ne ſe ſerviroient pas des Religieux de la Compagnie de JESUS, ſi les Provinciales avoient fait quelque impreſſion dans leur eſprit, & s'ils n'étoient au contraire tres-perſuadez de la pureté de leur Morale. Je vous laiſſe tirer toutes les conſequences de cette reflexion, vous-en ſentirez vous-même la force.

Paſſons, MONSIEUR, à l'exem-

ple *du pauvre Pere le Tellier* ; que penſez-vous de cet Entouſiaſme, ne croyez-vous pas que ce Pere a fait quelque réponſe, qui a eü le ſort des Provinciales ; c'eſt à dire, qui a été brûlée publiquement par la main du Bourreau, comme ces Lettres l'ont été ? Non, Monſieur, non : Le Reverend Pere le Tellier a convaincu l'Auteur de la Morale Pratique, de fauſſeté & d'impoſture ; voilà tout le malheur de ſa Réponſe, intitulée, *Deffenſe des Nouveaux Chrêtiens ou Miſſionaires de la Chine.*

Suite de la Lettre.

On répondit aux Lettres Provinciales, lorſqu'elles parurent, il y a prés de quarante ans. Mais ces réponſes vous réüſſirent ſi mal, que vous auriez honte de les produire. Qu'eſt-ce qui manquoit cependant à vos Peres de ce tems-là, pour faire une réponſe qui ſauvat l'honneur de la Societé

Eſt-ce la Science ? Eſt-ce la ſubtilité ? la Societé a toûjours été feconde en eſprit ſubtils, & ſans vouloir donner aucune atteinte à vôtre merite ; vous me permettrez de vous dire, qu'en ce tems-là vôtre Compagnie étoit plus

heureuſe en Gens ſçavans ; mettez vos ſçavans les uns auprés des autres, les derniers morts, & le peu qui vous en reſte encore en vie, & vous en ſentirez vous-même la difference

Eſt-ce la Politeſſe du langage ? Il eſt vrai que cedant l'avantage de la ſcience à vos Predeceſſeurs, vous vous reſerverez de parler avec plus de pureté ; mais il ne s'agiſſoit pas de la pureté de vos expreſſions, il s'agiſſoit de la pureté de vos ſentimens. On ne vous faiſoit pas un crime d'un langage un peu barbare : On s'en eſt toûjours pris à vôtre Doctrine peu Catholique, & jamais à vos termes peu François. Si par calomnie on vous attribuoit des ſentimens peu Orthodoxes, & dont vous étiez fort éloignez par Religion, rien de ſi facile que de vous juſtifier. Une réponſe ſimple ſans grande affectation dans le langage, auroit fait ſentir d'une maniere plus vive le ridicule des Gens qui auroient eü la hardieſſe de vous calomnier. Vous ſçavez, MES REVERENDS PERES, *qu'un ſtile un peu negligé eſt un ſecret de l'Art, pour rendre la verité plus ſenſible. Les Gens d'eſprit & de bon goût qui ne ſe laiſſent point prendre aux mots,*

eussent rendu justice à vôtre Societé; Vôtre moderation eût fait vôtre merite auprés de Dieu, & la sincerité de vos Réponses vôtre justification auprés des Hommes. Les Jesuites eussent passé pour innocens; & vôtre adversaire eut passé pour un Homme perdu d'honneur & de réputation. Mais les choses n'en sont pas tout-a-fait en ces termes depuis quarante ans. Monsieur Pascal a toûjours passé pour un Homme d'honneur, & les Jesuites n'ont pû se justifier de ces sentimens qu'on leur attribuoit. Ainsi si vos Peres ont peu reüssi dans leurs réponses, c'est qu'ils ont été malheureux en preuves. Esperez-vous être plus heureux, il faudroit refondre tous vos Auteurs & ce travail qui ne seroit pas petit, vous rebuteroit un peu; ou bien il faudroit empêcher qu'on ne consultat les endroits de vos Auteurs, que Monsieur Pascal cite dans ses Lettres. Mais quelque credit que vous ayez dans le monde, je doute que vous puissiez jamais en venir à bout. On (craint les Jesuites, car ils sont appuyez, & il seroit dangereux de les attaquer en face) mais ce n'est qu'en public: dans le Cabinet on est à couvert de leurs atteintes. On leur rend justice, on rit de leurs folies, on déplore

leurs égaremens, on se moque de leur vanité.

Suite de la Réponse.

Je vous ferai, MONSIEUR, bien-tôt remarquer, pourquoy la la premiere Réponse aux Provinciales n'eût pas tout les succez qu'elle devoit avoir & qu'elle meritoit certainement, si les Gens du Monde se fussent contentés de preuves. Mais avant que d'entrer dans cette matiere, il faut nous arrêter un moment au Parallele que l'Auteur de vôtre Lettre fait des Jesuites morts avec ceux qui sont encore en vie; parce qu'il paroît que cet Homme a voulu faire entendre qu'à la verité, les derniers parlent avec plus de pureté, mais qu'il n'y en a point de Sçavant. Ce Paradoxe, Monsieur, seroit difficile à prouver, & cet hardi Critique sera peut-être seul à le soûtenir: c'est pourquoi je ne m'amuserai pas à le refuter; je sçay que vous êtes persuadé, de même que la plus grande partie du monde, que la Compagnie des R. R. Peres Jesuites a toûjours été & est encore aujourd'hui tres-fertile en Gens sçavans sur toute sorte de matieres.

Mais il eſt bon de vous faire remarquer en cecy, le peu de jugement de l'Auteur, puiſque les objections qu'il ſe fait, marquent plûtôt ſon animoſité contre les Jeſuites vivans, dont il craint la puiſſance, que ſon zele contre les relâchemens prétendus des Jeſuites morts, qui ne lui font aucune crainte : En un mot, ce jeu de paroles, par lequel il confond le preſent avec le paſſé, la politeſſe du langage des vivans avec la ſcience des morts, la pureté des expreſſions avec la pureté des ſentimens; Tout cela, Mr. eſt fort judicieux & détruit bien les ſolides preuves de la nouvelle Réponſe. Avoüés que ſi le R. P. Daniel au lieu de raiſons écrites avec autant de force que de politeſſe, ſe fut contenté de dire; *Les Jeſuites ont toûjours paſſé pour Gens d'honneur, & Mr. Paſcal, ni ſes Partiſans n'ont jamais pû ſe juſtifier des fauſſetéz, des menſonges & des calomnies dont les Provinciales ſont pleines.*

Avoüés, Monſieur, que le Pere Daniel eût dit la verité ; mais l'auroit-on crû ſur ſa parole. Jugez ſi vous devez croire l'Auteur de vôtre

Lettre

Lettre & concluez plûtôt qu'il n'avoit point de raiſons ni de preuves à vous donner, puiſqu'il ne vous a donné que des paroles.

Je ne veux pas, Monſieur, vous arrêter à un certain endroit, où l'Auteur de vôtre Lettre paroit encore ſe contredire; la contradiction eſt ſi claire, qu'il ſuffit de l'indiquer pour la faire ſentir. *Si par calomnie*, dit-il; *on vous attribuoit des ſentimens peu Orthodoxes, & dont vous étiez fort éloignez par Religion.*

Comment accorder des ſentimens peu Orthodoxes avec l'éloignement de ces mêmes ſentimens. Contradiction, Monſieur, Contradiction: en voici bien d'autres. *Une réponſe ſimple ſans tant d'affectation. Un ſtile un peu negligé, eſt un ſecret de l'Art. Les Gens d'eſprit & de bon goût qui ne ſe laiſſent point prendre aux mots.* Que dites-vous, Monſieur, de tout ce verbiage, & comment l'accorder avec cet Eloge pompeux & outré, que ce timide Cenſeur a d'abord fait des Provinciales, qu'il veut qu'on regarde *comme un modele de politeſſe* dont il trouve, *le tour fin & dé-*

licat. Demandez-lui pourquoi on a employé tant d'Art & d'Eloquence à la compoſition de ces Lettres, s'il eſt vrai *qu'un diſcours ſimple ſans affectation & un ſtile negligé, ſont un ſecret de l'Art pour rendre la verité plus ſenſible, & ſi les Gens d'eſprit & de bon goût ne ſe laiſſent point prendre aux mots.* Remarquez, Monſieur, que c'eſt au contraire ce qui a ôté à la premiere Réponſe des Provinciales le ſuccez qu'elle méritoit. Les Gens du monde, avec de l'eſprit & du bon goût tant qu'il voudra, ne ſe laiſſent pas prendre aux preuves quand elles ſont écrites ſimplement, ſans affectation & dans un ſtile negligé, comme étoit écrite la premiere réponſe aux Provinciales: Les ſeules preuves, il eſt vrai, ſatisfont les veritables Sçavans; Mais la plus grande partie des Gens du monde demande de la politeſſe, autant & plus que des preuves; un tour fin & délicat, plûtôt qu'un diſcours ſimple & ſans affectation; des expreſſions nobles & hardies, non pas un ſtile negligé; des railleries menagées avec eſprit, au lieu de raiſonnemens ſim-

ples & solides. Voilà, Monsieur, ce que les Gens du monde demandent, & ce qui a fait la réputation des Provinciales ; Mais ces mêmes personnes sont encore plus satisfaites, quand elles trouvent tout ce que l'Eloquence a de plus vif, de plus noble & de plus agreable, joint à ce que la verité a de plus fort, de plus solide & de plus convainquant ; & c'est ce qu'on a trouvé dans la seconde réponse aux Lettres du Provincial ; c'est aussi ce qui a empêché l'Auteur de vôtre Lettre d'entrer en matiere, parce qu'il a bien senti qu'il ne pourroit jamais refuter des preuves invincibles, ni détruire des démonstrations claires & évidentes : Aussi ne sçachant que répondre, il a cru se tirer d'affaire en se recriant sur la puissance des Jesuites, en disant, *qu'on les craint, qu'ils sont appuyez, & qu'il seroit dangereux de les attaquer en public.* C'est pourquoi, il s'est contenté de le faire dans le Cabinet, *où on est*, dit-il, *à couvert de leurs atteintes, où on leur rend justice, on rit de leurs folies, on déplore leurs égaremens, on se mocque de leur vanité.*

Ne ſont-ce pas là, Monſieur, de fortes raiſons & de bonnes preuves pour détruire la ſeconde réponſe aux Provinciales, avouez qu'elles ſont dignes de l'Auteur qui les produit; rendez-lui juſtice, Monſieur, plaiſantez de ſa terreur panique, moquez-vous de ſa vanité, déplorez ſon entêtement, riez de ſa folie, mais ne vous renfermez pas dans vôtre Cabinet, il n'y a point de danger de l'inſulter en face, n'imitez point ſa crainte. Le Pauvre Homme, *il craint*, dit-il, *les Jeſuites, car ils ſont appuyez, mais il ne les craint qu'en public*; Ridicule défaite ? pitoyable raiſonnement ! Si les Jeſuites ſont appuyez, ils ont donc pour eux les Puiſſances, & ſi on n'oſe les attaquer en public, c'eſt parce qu'on croit que le public leur eſt favorable; Or cela ſuppoſé, concluez, Monſieur, que j'ay été fort modeſte, lorſque je vous ay dit, que les R. R. Peres Jeſuites avoient du moins pour eux la moitié de l'Europe & la plus ſaine partie; Convenez en même-tems que ce foible Critique eſt bien téméraire d'avoir oſé avancer, *qu'il faut*

reformer le goût de tout ce qu'il y a de Gens en France, en Italie, en Espagne & presque en toute l'Europe. Et qu'il n'est pas moins imprudent de se dédire honteusement ensuite, pour avoir lieu de faire de la Puissance chimerique des Jésuites un épouventail aux simples. Mais, Monsieur, ne soyez pas surpris de la contrarieté de ses sentimens, j'en trouve la raison dans sa Lettre, *l'erreur & le mensonge portent avec eux-mêmes leur condamnation. La verité seule triomphera toujours.*

Tout bien examiné vôtre réponse, Mes Reverends Peres, ne peut faire qu'un tres-grand tort à vôtre Societé, on voudra d'abord lire les Lettres, ce qu'on fera toujours avec plaisir, & puis on consultera les Auteurs dont on tire vos paroles, & dont on critique les sentimens. On rendra justice à Monsieur Pascal, & on dira qu'il ne faut point de réponse à un ouvrage qui réfute des sentimens ridicules, toujours avec esprit, toujours dans la verité. Vos meilleurs amis blâment vôtre envie d'écrire, qui expose de nouveau la Societé à la risée de tout le monde. On dira que le silence

Suite de la Lettre

étoit ſans contredit le meilleur parti pour vous, qu'il faloit cacher par prudence ce que l'on ne peut relever ſans honte, & qu'il faloit du moins déguiſer par politique, ce qu'on ne ſçaurcit accomoder avec la Religion.

Suite de la réponſe.

Avouez, MONSIEUR, que cet habile critique a bien examiné la nouvelle réponſe, n'êtes-vous pas bien convaincu, *qu'elle fait un tres grand tort à la Societé, par ce qu'on voudra relire les Provinciales qu'il faloit cacher par prudence.* Que dites-vous de cet expedient donné dans une tres petite Lettre, qui debute par dire, *que tout ce qu'il y a de gens d'eſprit en France, en Italie, en Eſpagne & preſque en toute l'Europe ont donné leurs ſuffrages à ces Lettres.* N'eſt-ce pas une choſe fort aiſée de cacher un Libelle repandu dans toute l'Europe. En verité je commence à me repantir d'avoir pris la peine de repondre à tant d'impertinences; il faut pourtant achever puiſque je vous l'ay promis.

Que penſez-vous, MONSIEUR, de cet autre conſeil donné aux R. R. Peres Jeſuites en ces termes. *Il fa-*

loit du moins deguiſer par politique, ce qu'on ne ſçauroit accomoder avec la Religion. Avouez que la bouche parle ici de l'abondance du cœur, cet honête-homme conſeille aux autres ce qu'il pratique aparemment lui même. Voilà, Monſieur, le veritable caractere de tous les nouveaux Heretiques, ils deguiſent d'abord leurs ſentimens, parce qu'ils ſçavent bien qu'on ne ſçauroit les accommoder avec la Religion.

Suite de la Lettre,

Mais ſi vous avez écrit par imprudence, j'eſpere que ce ne ſera pas ſans profit ; vôtre imprudence méme entre dans les deſſeins de Dieu, & ſi la reponſe qui vient de paroître eſt inutile aux Jeſuites, elle ſera utile à l'Egliſe de Jeſus-Chriſt. Bien des gens qui ne penſoient preſque pas aux Lettres Provinciales, ſeront curieux de lire un Livre contre lequel ils verront ſe dechainer une Societé ſi puiſſante : Oſeray-je le dire, auſſi formidable que celle des Jeſuites ? ils admireront la delicateſſe de l'Ouvrage ; ils louëront la ſincerité, la bonne-foy ; & la Religion de l'Auteur ; & pleins d'indignation contre les relachemens que vos Auteurs ont intro-

duits dans la Morale Chrétienne, ils beniront éternellement le Dieu de verité qui a donné à son Eglise un homme animé d'un tel zele pour combatre ces relachemens. Je souhaitte mes Reverends Peres, que vous ne soyez pas mal édifiez de cette Lettre, & que les avis que je prends la liberté de vous donner, ne vous soient pas tout-a-fait desagreables: C'est le souhait tres juste de celui qui est de vos Reverences.

Le tres humble & tres affectionné serviteur.

Suite de la reponse.

Remarquez, MONSIEUR comme vôtre critique remplit bien le dessein qu'il promet par le titre de sa Lettre, & avouez que bien loin d'entrer dans la question, il n'a pris la plume que pour faire l'eloge des Provinciales, pour dire des injures aux R.R. Peres Jesuites, & pour louër Monsieur Pascal, d'avoir fait des Lettres indignes d'un Chrêtien.

Avoüez-le, MONSIEUR, de bonne-foy, si vous ne connoissiez Monsieur Pascal, que par les Provinciales, lui donneriez-vous une place parmi les Hommes Illustres de ce Siecle, vous avez eu trop de peine à

vous persuader qu'il en fût l'Auteur, afin que je puisse croire que vous aïez jamais aucune estime pour lui par cet endroit là; Il est certain, que dans ces Lettres, il a eu beaucoup plus d'ambition de triompher des R.R. Peres Jesuites, que des erreurs qu'il leur atribuë, son unique but a été de les decrier, il a fait consister toute son adresse à affoiblir leurs opinions, & à en dissimuler le veritable sens, en imputant à ces Peres les consequences les plus odieuses, en interpretant mal toutes leurs expressions, en corrompant tous leurs passages, en tachant de leur donner un sens absurde, ridicule & erronée, en emploïant enfin, la ruse, l'artifice & la raillerie, où il ne faloit emploïer que la bonne foy, la douceur & la verité. Vous sçavez, Monsieur, mieux que moy que la Religion est une affaire serieuse qui ne doit jamais servir de sujet à des agrémens, que la corruption & la perversité seules font regarder comme des agrémens; il s'agit là de persuader son ennemi & non point de l'irriter. Je n'ai

jamais pu concevoir sur quelle maxime se fondent les adversaires des R.R. Peres Jesuites pour se persuader que ces Religieux ont perdu le droit d'être traitez avec la moderation & la charité que recommande l'Evangile, il me semble au contraire (qu'aucun Chrêtien ne pouvant se dispenser de cette Loy si souvent repetée) ceux qui mêlent l'emportement, la raillerie, & les injures dans les disputes de Religion laissent apercevoir que c'est la passion humaine qui les anime, & non pas l'amour de la verité. Le malheur est que souvent on leur atribuë la victoire parce qu'ils ont plus dit d'injures, ou qu'ils ont eu plus de talent pour railler; C'est ce talent, Monsieur, qui a tant donné de vogue aux Provinciales, & qui a ébloui le Public, de maniere que plusieurs ne se sont pas aperçûs que rien n'est plus opposé au progrez de la Religion, & qu'il vaudroit mieux ennuïer le Lecteur que de le divertir aux depens de la Charité.

Achevons, MONSIEUR, ce que j'ai à vous dire au sujet de la Lettre